REVUE AFRICAINE

NUMERO 83

ANNEE
1939



DANS CE NUMERO



OFFICE DES PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES
1, Place Centrale de Ben Aknoun (Alger)

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATRE-VINGT-TROISIÈME VOLUME DE LA « REVUE AFRICAINE »

(1939)

fuseaux plus minces garnis de chevrons jaunes, rouges, noirs et gris. Les vides entre les motifs principaux sont remplis par des demi-fuseaux et des peltes. Le quatrième côté de la mosaïque présente seulement une étroite bordure de laurier. L'ensemble est encadré par trois lignes noires.

Le dessin du décor géométrique, comme celui des personnages, est maladroit. Le modelé des nus est très sommaire et les proportions souvent fantaisistes. L'exécution des jambes d'Europe est particulièrement négligée : l'articulation de la cheville n'est pas indiquée, celle du genou l'est à peine ; les pieds sont plus petits que les mains. La jeune fille a le cou énorme et la figure de travers. Ses gros yeux ronds sont dénués d'expression ; il en est de même pour les petits amours, dont les gestes sont fort gauches. Tous ces défauts permettent d'attribuer l'œuvre au IV[e] siècle.

Les vastes proportions de la maison, le luxe du décor en font un exemple typique des habitations de la riche bourgeoisie provinciale. Elle a évidemment appartenu à une famille notable de Cuicul, mais aucun document épigraphique ne nous a révélé le nom de ses propriétaires.

YVONNE ALLAIS

Sur l'oasis de Ṣbrū (Ḍbr, Shbrū)

des géographes arabes (1)

Abū 'Ubaid al-Bakrī, auteur arabe du XI[e] siècle, nous parle dans un intéressant passage de son ouvrage géographique sur le désert libyque, d'une oasis perdue dans les sables, à laquelle il donne le nom de *Ṣbrū* صبرو (2). Un autre récit concernant cette oasis, à peu près analogue à celui d'Al-Bakrī, mais contenant quelques détails nouveaux, se trouve dans une variante de l'ouvrage d'Al-Bakrī, composée vers la fin du XII[e] siècle par un auteur anonyme, et intitulée *Kitāb al-Istibṣār fī 'adjā'ib al-amṣār* (3); ce lieu y est nommé Ḍbr صبر (4). De Goeje a cherché à identifier ce site avec une ville ruinée nommée *Shbru* شبرو, citée par le géographe arabe du XII[e] siècle Al-Idrīsī (5) et placée par cet auteur dans le Sahara oriental. Nous acceptons volontiers ce rapprochement qui nous paraît assez vraisemblable. Notre tâche sera seulement d'établir, dans l'article présent, la position de cette oasis présumée, dont le rôle dans le désert

---

(1) Nous désirons remercier tout particulièrement M. le Professeur Konstanty Chylinski qui a bien voulu nous aider de ses bons conseils, surtout en ce qui concerne la question des Garamantes.

(2) De Slane, *Description de l'Afrique septentrionale*, par Abou-Obeïd-el-Bekri. Texte arabe. 2[e] éd., p. 15-16. Alger, 1911, trad. Alger, 1913, 38-39.

(3) A. V. Kremer, *Description de l'Afrique par un géographe arabe anonyme du sixième siècle de l'hégire*, Texte arabe. Vienne, 1852.

(4) *Op. cit.*, 34.

(5) R. Dozy et M. J. de Goeje, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, par Edrîsî (Leyde, 1866), 41, trad. 48.

libyque devait être jadis assez considérable si l'on en croit ce que disent à son propos les auteurs arabes cités.

Voilà ce que dit sur ce lieu al-Bakrī [6] : « On prétend », dit ce géographe, après avoir décrit les oasis égyptiennes, « que, dans la partie la plus reculée du pays des oasis se trouve un canton nommé l'oasis de Sobrou *(Ouah-Sobrou* واح صبرو), où jamais personne n'a pu parvenir, à l'exception de quelques voyageurs qui s'étaient égarés dans le désert. Un homme auquel le hasard permit d'arriver dans ce lieu rapporte que la plus grande abondance y règne et que les habitants jouissent de tous les biens de la vie. Quand il voulut les quitter, ils lui montrèrent un chemin qui le conduisit directement dans son pays. Un Arabe de la tribu des Corra قرة, nommé Redjma ibn Caïd رجمة بن قايد, arriva par hasard dans ce canton. Revenu ensuite au lieu d'où il était parti, il voulut s'y rendre de nouveau ; mais il ne put jamais le retrouver. Quelque temps après, l'an 420 de l'hégire (1029 de J.-C.), Mocreb ibn Madi مقرب بن ماضي, émir des Beni-Corra, fit rassembler des bêtes de somme, et s'étant pourvu de vivres et d'une forte provision d'eau, pénétra dans le désert avec l'intention de retrouver l'oasis de Sobrou. Après avoir passé un temps considérable à parcourir cette région sans découvrir ce qu'il cherchait, il craignit d'épuiser ses vivres et retourna sur ses pas..... A son retour, il passa par l'Oasis extérieure.... ..... »

Le *Kitāb al-Istibṣār*, œuvre d'un auteur anonyme qui l'a composé en radjab (5)87 de l'hégire [7], nous donne sur cette oasis mystérieuse une note à peu près identique, comme nous l'avons dit précédemment, à celle d'Al-Bakrī, mais enrichie de quelques détails nouveaux. Nous supposons que cela provient du fait que l'auteur de cet ouvrage avait à sa disposition un manuscrit plus complet de l'œuvre d'Al-Bakrī que celui dont s'est servi de Slane. Voilà la traduction des passages du *Kitāb*

(6) *Op. cit.*, 15-16, trad. 38-39.

(7) On trouve cette date dans une notice du *Kitāb al-Istibṣār*, consacrée aux conquêtes des Almohades, p. 82.

al-Istibṣār concernant l'oasis de *Ḍbr* [8] : « On peut entrer dans le pays des oasis (oasis de l'Egypte) par Awdjila اوجلة, Sulā سلى et les autres localités du désert de la ville de Ṭarābulus صحراء مدينة طرابلس .... Dans ces oasis il y a plusieurs villes entourées de murailles ou sans murs ; chacune de ces villes porte un nom qui provient de celui de l'oasis (dont elle fait partie) : Arsīs al-Wāḥ ارسيس الواح, Tnīs al-Wāḥ تنيس الواح, al-Wāḥ al-Khāridj الواح الخارج et Wāḥ Ḍbr واح ضبر .... Les oasis en question sont peuplées de musulmans .. . On prétend que, dans la partie la plus reculée du pays des oasis, se trouve un canton nommé *Wāḥ Ḍbr*, où personne n'a pu jamais parvenir, à l'exception de quelques voyageurs qui se sont égarés dans le désert. C'est un grand canton très riche en dattiers, en céréales et en toutes sortes de fruits, ainsi qu'en mines d'or. Ce district est le plus fertile des pays du monde..... Un Arabe de la tribu des Ḳurra arriva dans ce pays et y resta pendant un temps considérable. Revenu ensuite dans sa patrie, il raconta toutes les choses admirables qu'il avait vues dans ce canton : les richesses qui se trouvent dans les mains des maîtres de cette oasis ainsi que le manque de protection et de perspicacité dans la guerre, et même d'armes chez les habitants qui ne connaissent point la guerre. Il fit aussi part de ces nouvelles à l'émīr des B. Ḳurra, dont le nom était Muḳrab b. Māḍī. Celui-ci se décida à se diriger vers ces régions. Il fit rassembler beaucoup de vivres et une forte provision d'eau et il pénétra dans le désert à la recherche de *Wāḥ Ḍbr*. Il prit pour guide le même homme qui avait visité ce canton. Dans sa route Muḳrab arriva à al-Wāḥ al-Khāridj, dont il interrogea les habitants sur le *Wāḥ Ḍbr*. Mais tous les gens interrogés répondirent : « Nous n'en connaissons pas le chemin et ce n'est qu'un homme égaré dans le désert qui peut le découvrir..... Alors il sortit d'al-Wāḥ al-Khāridj avec l'intention de retrouver Wāḥ Ḍbr. Après avoir longtemps parcouru cette région sans découvrir ce qu'il cherchait et sans pouvoir y arriver, il craignit d'épuiser ses vivres et retourna

(8) A. Kremer, *op. cit.*, 34.

sur ses pas..... Ils continuèrent leur route et arrivèrent à al-Wāḥ al-Khāridj... »

Beaucoup plus précis que les données d'Al-Bakrī et de l'auteur du *Kitāb al-Istibṣār* sont les renseignements fournis sur cette oasis mystérieuse par Al-Idrīsī, dont l'ouvrage géographique fut composé peu de temps avant 548 de l'hégire (1154 de J.-C.). Ce géographe, après avoir décrit le pays des Tādjū ارض التاجوين, poursuit [9] : « Cette contrée est voisine des oasis al-Khāridja الواحات الخارجة (les oasis extérieures), maintenant connues sous le nom du pays de Santarîya : ارض سنترية, à cause de la ville de Santarîya qui s'y trouve et qui a été fondée dans ces derniers temps : nous en reparlerons ci-après. Au sud de cet endroit sont les ruines d'une ville jadis florissante et peuplée, nommée Chabrou شبرو [10] ; ses édifices sont détruits, ses eaux se sont absorbées dans la terre, ses animaux domestiques sont retournés à l'état sauvage, sa disposition est devenue méconnaissable ; il n'y reste que des décombres, des débris qui disparaissent de plus en plus, et quelques palmiers qui ne donnent plus de fruits [11]. Souvent les Arabes y pénètrent dans leurs excursions. Au nord-est de la ville est une montagne de peu d'élévation, mais très raboteuse et inaccessible, les pierres se détachent quand on essaie de la gravir. A son pied est un lac considérable d'eau douce d'environ 20 milles de circonférence, mais peu profond, au milieu duquel croissent des roseaux. On y trouve une sorte de poisson désagréable au goût et rempli d'arêtes. Ce lac est alimenté par une source d'eau venant du Sud. Sur ses bords sont des campements de Couwâriens nomades رجالة اهل كوار, qui parfois sont attaqués à l'improviste par des Arabes qui leur causent du dommage.

(9) Dozy et de Goeje, *op. cit.*, 41 ; trad. 48-49.

(10) Les manuscrits portent : تثرو(شرو) *Tthrū (Shrū)*, شور *Shūr*, تنزو *Tnzū* et تنرو *Tnrū*.

(11) Le texte a le mot ماحلة « stériles ». Ce mot, comme l'a déjà remarqué de Goeje (trad. 48, n. 3) ne se dit ordinairement que du terrain. D'après ce savant il faudrait lire plutôt حاملة « qui portent encore des fruits » ou bien لامحة « qui apparaissent çà et là ».

Dans le même pays est la ville de Marinda مرندة, subsistant encore de nos jours et très peuplée. C'est bien rarement que des voyageurs y arrivent, à cause du défaut de productions et du peu d'industrie et de commerce ; elle n'est qu'un lieu de repos et un asile pour les habitants quand ils reviennent de leurs expéditions. Au nord de cette région est Zâla زالة, ville fortifiée et gouvernée par un chef indépendant ».

Il résulte de ces notes qu'il y avait, quelque part dans le désert libyque, une oasis considérable nommée *Ṣbrū*, *Ḍbr* ou *Shbrū*. Ce lieu était habité, à l'époque d'Al-Bakrī, par une population sédentaire très riche qui semble avoir atteint un haut degré de civilisation. Plus tard, au XIIᵉ siècle, cette oasis fut complètement ruinée, ses plantations dévastées et sa capitale détruite. Le peuple civilisé de *Ṣbrū* disparut et son pays fut occupé par de misérables nomades de la tribu de Kawār.

Où doit-on localiser le Wāḥ Ṣbrū ? [12]. Al-Bakrī place ce site dans la partie la plus reculée du pays des oasis égyptiennes ; le même auteur nous apprend qu'une expédition dirigée par l'émir Mukrab qui a tenté de retrouver le *Wāḥ Ṣbrū*, revint, après de longues recherches restées sans succès, par al-Wāḥ al-Khāridj, El-Khargeh de nos cartes [13]. La même information est répétée par l'auteur du *Kitāb al-Istibṣār*, qui ajoute qu'al-Wāḥ al-Khāridj fut aussi le point de départ de l'expédition de Mukrab [14]. Ces indications sont très précieuses. Il en résulte qu'il faut chercher cette oasis mystérieuse dans le désert qui s'étend à l'ouest d'El-Khargeh, c'est-à-dire dans le désert libyque : on peut supposer de ce qui est dit par l'Anonyme sur l'enquête de Mukrab auprès des habitants d'al-Wāḥ al-Khāridj que ces deux lieux étaient jadis liés par une route qui, vers 420 de l'hégire, était déjà oubliée et ne pouvait être retrouvée que grâce à un hasard seulement. D'après un autre passage du

(12) Nous ne savons pas sur quoi est basée la thèse de M. K Miller qui a identifié Shbrū d'Al-Idrīsī avec un « Ksar Rumi » (?), V. *Mappae Arabicae* (Stuttgart, 1927), II, 174 sub *tanru*.

(13) De Slane, *l. c.*

(14) Kremer, *l. c.*

Kitāb al-Istibṣār, on pouvait aussi pénétrer dans le pays des oasis (y inclus le Wāḥ Ḍbr) du côté de la Tripolitaine, en passant par Awdjila et Sulā [15]. Le premier de ces lieux a conservé son nom jusqu'à nos jours: c'est une oasis bien connue située au sud de la Cyrénaïque. Quant à Sulā, on en peut rapprocher le nom de celui de Zlhā زلهى, grande ville placée par Al-Bakrī dans l'Est de la Tripolitaine et identifiée par de Slane comme étant la ville de Zella de nos cartes [16].

Beaucoup plus précises que les indications d'Al-Bakrī et de l'Anonyme, sont les données sur cette oasis qu'on trouve dans l'ouvrage d'Al-Idrīsī. Selon cet auteur la ville ruinée de *Shbrū* aurait été située au sud de l'oasis de *Sntrīya* سنترية [17]. Cette oasis, placée par notre géographe à dix journées d'Awdjila et à quatre journées d'al-Baḥrain, le centre de l'oasis d'al-Djifār [18], sans doute le Baḥrīye d'aujourd'hui, fut avec raison identifiée par de Slane comme étant Sīwa [19]. Ainsi, c'est au sud de cette oasis, sans doute sur une route de caravanes qui menait de *Sntrīya* au Soudan oriental qu'il faudrait chercher *Shbrū*. Or Al-Idrīsī nous parle d'une route qui mettait en communication Sntrīya avec le pays des Kawār ارض كوار et les autres pays du Soudan [20]. Le point terminus de cette voie semble avoir été le pays de Tādjū. Cela résulte, semble-t-il, d'un passage d'Al-Idrīsī où il est dit que *Sntrīya* était voisine تتصل de ce pays soudanais [21]. Cette expression n'est pas très claire, vu qu'il s'agit ici de deux lieux situés sur les rives opposées du désert libyque; on peut la comprendre cependant, si l'on admet qu'il s'agit ici non d'un voisinage proprement dit, mais d'une voie directe qui facilitait les relations entre Sīwa et la terre des Tādjū. Les Tādjū sont manifestement les Dādjo, peuple qui domi-

(15) Kremer, *loc. cit.*
(16) De Slane, *op. cit.*, 12, trad. 30.
(17) Yākūt (*Geographisches Wörterbuch*, éd. F. Wüstenfeld, Leipzig, 1924, III, 157) cite cette oasis sous le nom de *Santarīya* سنترية.
(18) Dozy et de Goeje, *op. cit.*, 44-45, trad. 52.
(19) De Slane, *op. cit.*, trad. 35, n. 2.
(20) Dozy et de Goeje, *op. cit.*, 45, trad. 52.
(21) *Op. cit.*, 41, trad. 48.

nait jadis le massif volcanique du Djebel Marra dans le centre du Dār-Fūr, d'où il se répandit ensuite jusqu'au Wadāy [22]. On pourrait rapprocher aussi ce peuple des Dāza, fraction, en partie nomade, des Tūbū, qui habite le Borkū et la région de Baḥr al-Ghazāl [23]. Si cette supposition est exacte, les Dādjo durent changer de genre de vie: en effet Nachtigal (*op. cit.*, III, 243 et 463) dit qu'ils sont sédentaires et qu'ils ne possèdent pas de chameaux, tandis que les Tādjū d'Al-Idrīsī étaient des nomades chameliers (Dozy et de Goeje, *op. cit.*, 40, trad., 47). Ainsi, c'est une route qui, partant de Sīwa, aboutissait aux régions s'étendant entre le lac Tchad et le Djebel Marra, qu'il faut placer, à notre avis, la ville ruinée de *Shbrū*.

Al-Idrīsī nous donne encore une autre indication sur la position de *Shbrū*. D'après cet auteur, au nord de ce pays, se trouvait la ville de Zâla زالة [24]. On connaît la position de cette localité grâce surtout aux recherches de de Goeje [25] et de Rohlfs [26], qui l'ont identifiée comme étant Sella ou Zella, ville de la Tripolitaine orientale, dont il a été déjà question plus haut.

On peut préciser encore plus la position de *Shbrū* si l'on consulte les cartes géographiques qui accompagnent l'ouvrage d'Al-Idrīsī [27]. Cette ville mystérieuse, dont le nom s'y trouve écrit de diverses façons (*tnrū* تنرو, *tthrū* تثرو, ou enfin *tnrū kharāb* تنرو خراب « les ruines de *Tnrū* »), est placée sur les cartes en question à l'est de *bilād kawārmin al-sūdān* « pays du peuple nègre de Kawār », au nord-ouest de *bilād al-tādjuwīn* « le pays de Tādjū » et enfin à l'ouest d'*al-wāḥāt al-dākhila* « les Oasis intérieures » desquelles elle est séparée par une chaîne de montagnes appelée djabal 'Isānī جبل علساني (aussi علساني ou 'Isānīn علسانين). Le *bilād kawār min al-sūdān* c'est sans aucun

(22) *Op. cit.*, 15, n. 3; V. aussi G. Nachtigal, *Sahărâ und Sûdân*, III, Leipzig, 1889, 200, 219, 358, 360.
(23) Nachtigal, *op. cit.*, II, 142-150.
(24) Dozy et de Goeje, *op. cit.*, 41, trad. 49.
(25) *Op. cit.*, trad. 49, n. 1.
(26) G. Rohlfs, *Kufra* (Leipzig, 1881), 182.
(27) K. Miller, *Mappae Arabicae*, VI (Stuttgart, 1927), p. IV et planches 13-14.

doute l'oasis de Kawār, située au sud du Fezzān (28). Quant aux *al-tādjuwīn* : les Tādjū, ils ont été rapprochés plus haut des Dādjo du Dār-Fūr ou des Dāza du bassin de Baḥr al-Ghazāl et du Borkū. Enfin *al-wāḥāt al-dākhila* c'est l'oasis de Dākhle d'aujourd'hui. On ne sait pas grand'chose sur le *djabal 'lsānī* (dans le texte *djabal 'alsānī* جبل علساني, var. *ghlsānī* غلساني ou *'lyāfī* عليافي) (29). Selon Al-Idrīsī c'est une montagne « dont la cime est élevée et d'une largeur égale à celle de sa base » (30). Il semble résulter de ces mots qu'il s'agit ici d'un haut plateau plutôt que d'une montagne proprement dite. Où doit-on chercher ce haut plateau ? M. K. Miller suppose qu'il s'agit d'une montagne fabuleuse appartenant à l'oasis de Dākhle (31). Nous ne sommes pas de cet avis. Les dernières explorations géographiques du désert libyque ont signalé l'existence, à l'ouest de l'oasis de Dākhle, sur la route qui mène à l'oasis de Kufra, d'un haut plateau aux bords très escarpés, sillonné par plusieurs *wādis* et dont la hauteur dépasse 1.000 mètres. Or (32) nous croyons que ce plateau, dont le nom actuel est Gilf Kebir, est le *djabal 'Alsānī* d'Al-Idrīsī.

En résumé, il résulte des indications fournies par les auteurs arabes cités que le canton de *Ṣbrū Ḍbr, Shbrū* était situé :

a) Dans le désert libyque, à l'ouest (nord-ouest ? sud-ouest ?) de l'oasis de Khārdje ;

b) A l'ouest de Dākhle et du Gilf Kebir ;

c) A l'est du Kawār ;

d) Au sud de Sīwa, proprement sur une voie entre cette oasis et le Djebel Marra ou la région de Baḥr al-Ghazāl ;

---

(28) *Op. cit.*, II, 174 ; une localité placée par Al-Idrīsī dans ce pays : *al-Kṣba* قصبة (voir aussi Dozy et de Goeje, *op. cit.*, trad. 38, 45) semble être la même, à notre avis, que Gissebi, localité de l'oasis de Kawār, assez ancienne à en croire Nachtigal, *op. cit.*, I, 541.

(29) Dozy et de Goeje, *op. cit.*, 43, trad. 50.

(30) *Ibid.*

(31) *Mappae arabicae*, II, 174.

(32) H. W. G. J. Penderel, *The Gil Kebir (Geographical Journal*, LXXXIII, 449-456).

e) Au sud de la ville de Sella (reliée à cette localité par une voie) ;

f) Au nord-est du Djebel Marra (ou du bassin de Baḥr al-Ghazāl).

A regarder une carte de l'Afrique du Nord, on voit que la seule oasis considérable du désert libyque dont la position correspond exactement à ces conditions, c'est le groupe de Kufra. C'est là qu'il faut placer, à notre avis, la mystérieuse oasis de *Ṣbrū* des géographes arabes. On sait, grâce aux explorations de G. Rohlfs (33), de Mrs. Rosita Forbes (34) et de Hassanein Bey (35) que Kufra est un groupe important de quatre oasis : Taiserbo, Būseima, Ribiana (Erbehna de Rohlfs) et Kufara (Kebabo de Rohlfs) qui paraît être habitée, d'après ses dimensions, par quelques milliers d'âmes. L'eau y abonde ; elle s'étale en marais et lacs et coule librement en arrosant de riches plantations. On y cultive des dattiers, des figuiers, des citronniers et même des oliviers, ainsi que des céréales. Les habitants de Kufra appartiennent aux Zāwīya et aux Hassūna, tribus arabes venues de Tripolitaine et du Fezzān qui occupèrent cette oasis vers le milieu du XVIII[e] siècle (36). Les conquérants y trouvèrent un peuple payen (d'où le nom arabe de Kufra « les payens ») appartenant à la race des Tūbū (Teda) qui s'y était créé un petit Etat. Les sultans tūbū de Kufra résidaient à Djranguedi dans l'oasis de Taiserbo (37). Après la conquête de Kufra par les Zāwīya, les Tūbū se retirèrent dans le massif du Tibesti, leur patrie primitive (38) ou bien furent anéantis par les nouveaux venus. Il ne reste aujourd'hui de ce peuple que

---

(33) *Op. cit.*, 265-334.

(34) *Across the Libyan desert to Kufara (Geographical Journal*, LVIII, 81-101 et 161-178).

(35) *Through Kufra to Darfur (Geographical Journal*, LXIV, 273-291 et 353).

(36) R. Forbes, *op. cit.*, 100 ; A. Berthelot, *L'Afrique saharienne et soudanaise*, Paris, 1927, 58 ; G. Yver dans *l'Encyclopédie de l'Islām*, II, 1172-1173 ; cf. cependant E. F. Gautier, *Le Sahara* (Paris, 1923, 104-105), qui place cet événement vers la fin du XVIII[e] siècle.

(37) Rohlfs, *op. cit.*, p. 267 ; G. Yver, *l. c.*

(38) Nachtigal, *op. cit.*, I, 461, cite une tribu tūbū du Tibesti qui habitait auparavant l'oasis de Kufra ; V. aussi R. Forbes, *op. cit.*, p. 100.

des débris, dans une condition humble, subordonnés aux Arabes et totalement islamisés [39].

Kufra doit son importance à son isolement qui est extraordinaire : elle est située au milieu du désert, à 400-500 kilomètres de toute région habitée, dans toutes les directions. C'est dans le désert libyque la seule étape de la grande voie, très fréquentée par les caravanes, qui met en communication la Cyrénaïque et le Wadāy en passant par Wanyanga et le Borkū. Cette route est, selon toute vraisemblance, la même que celle qui, d'après Al-Idrīsī, en partant de la ville de Barka dans la Cyrénaïque, passait par Awdjila et de là se dirigeait vers le pays des Kawār, les modernes Tūbū, comme on va le voir [40]. Abandonnée ensuite, cette piste fut reprise vers le commencement du XIXe siècle grâce aux efforts d'un roi du Wadāy nommé Ṣābūn [40]. Une branche secondaire de cette voie va de Kufra à Sīwa par un lieu nommé Mehemsa Hatiya [42] ; c'est probablement le chemin ancien qui allait de Santarīya au pays du Soudan en traversant le pays des Kawār [43].

Une autre voie, à peu près oubliée aujourd'hui, reliait jadis Kufra à l'oasis de Dākhle [44]. Le prolongement de ce chemin est une autre route, plus accessible que la précédente, à savoir la voie Kufra-Fezzān, dont les étapes sont les oasis de Waū el-Kebīr et de Waū el-Nāmūs [45]. Anciennement cette route se

---

(39) *Ibid.*

(40) Dozy et de Goeje, *op. cit.*, 132, trad. 157.

(41) Nachtigal, *op. cit.*, I, 379 ; II, 61.

(42) Au nord-est de Bir Zakar ; voir la carte du désert libyque dans R. Forbes, *op. cit. (Geographical Journal*, LVIII, 248).

(43) Dozy et de Goeje, *op. cit.*, 45, trad. 52.

(44) Ou Khārdje cf. Dozy et de Goeje, *op. cit.*, trad. 50, n. 1. Cette route, en sortant de Dākhle, prenait la direction du S.-W. et passait par un point nommé Abū Ballās et ensuite par les trois *wādis* de Gil Kebir, puis elle débouchait à Kufra où elle traversait les oasis de Kufara et de Taiserbo et aboutissait à celle de Ribiana (G. Wilkinson, *Topography of Thebes*, 1835, p. 359 ; J. Ball, *Problems of the Libyan desert*, dans le *Geographical Journal*, LXX, pp. 120-126 ; A. Berthelot, *op. cit.*, p. 19, n. 1 ; A. Bermann, *Historic problems of the Libyan desert*, dans le *Geographical Journal*, LXXXIII, 456-470).

(45) E. F. Gautier, *op. cit.*, 131. C'est par cette voie probablement que vinrent du Fezzān à Kufra les envahisseurs de la tribu de Zāwīya.

continuait vers le sud-ouest et aboutissait probablement au Soudan occidental. C'est sans doute la voie très fréquentée dont parle Al-Idrīsī et qui, antérieurement au XIIe siècle, mettait en communication l'Egypte et l'Etat nègre de Ghāna [46] situé dans l'Ouest du Soudan et sans doute aussi d'autres pays riches en or comme par exemple Wankāra [47], en passant par l'oasis de Dākhle [48]. En effet à regarder la carte de l'Afrique du Nord on remarque qu'une voie directe Dākhle-Soudan occidental devait passer par Kufra.

Outre la route Dākhle-Kufra il y avait anciennement encore une autre piste entre l'Egypte et l'oasis de Kufra. Le point de départ de cette voie était l'oasis de Farāfra [49].

Enfin une autre voie reliait jadis Kufra et le Tibesti [50]. C'est par là que se retirèrent les Tūbū de Kufra après la conquête de cette oasis par les Zāwiya.

Ce fait, à savoir, cette position centrale très avantageuse de Kufra entre l'Egypte et le Fezzān, autrefois domaine des Garamantes [51] d'une part et le bassin de la Méditerranée et les riches pays du Soudan d'autre part, au milieu du désert, semble parler en faveur de la thèse qu'il s'y forma, à une époque assez reculée, un centre de culture considérable et une étape par laquelle les influences des civilisations égyptienne et méditerra-

---

(46) La capitale de cet Etat était située non loin de Walāta actuelle. G. Yver dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, II, 147.

(47) Sur la suprématie exercée par Ghāna sur le pays aurifère de Wankāra (la province de la basse Falémé et du Bambouk), à partir de la plus haute antiquité jusque vers la fin du XIe siècle, V. Maurice Delafosse, *La langue mandingue*, I, Paris, 1929, 7-8 ; voir aussi K. Miller, *op. cit.*, II, 164.

(48) Dozy et de Goeje, *op. cit.*, 43, trad. 50. Les autres étapes de cette route, entre Fezzān et Ghāna, semblaient être les villes de Ghadāms (anc. Cydamus) et de Tāmakka (aujourd'hui al-Sūk dans l'Adrar des Ifoghas). La voie Ghāna-Tādmakka était employée encore à l'époque d'Al-Bakrī (de Slane, *op. cit.*, pp. 181-183, trad. 338-341). Il se peut aussi que la route Dākhle-Ghāna passait par Djarma et Awdaghasht (V. Dozy et de Goeje, *op. cit.*, 32, trad., 38).

(49) Wingate, *In search of Zerzura*, dans le *Geographical Journal*, LXXXIII, pp. 288-291 ; V. aussi la carte p. 352.

(50) Nachtigal, *op. cit.*, I, p. 405.

(51) Sur l'histoire ancienne du Fezzān, V. Henri Duveyrier, *Les Touareg du Nord*, Paris, 1864, 275-281 ; Nachtigal, *op. cit.*, I, 159-196 ; E. Banse dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, II, 101-103.

néenne pénétraient dans l'intérieur du Soudan [52]. Or, à notre avis, ce centre ne pouvait être que le *Wāḥ Ṣbrū* (*Ḍbr*, *Shbrū*) des géographes arabes. Outre la position géographique un autre fait encore semble parler en faveur de l'identité de ce lieu et de l'oasis de Kufra : c'est son nom chez Al-Idrīsī. Le texte imprimé de l'ouvrage en question porte *Shbrū* شبرو, comme nous l'avons déjà vu, mais les manuscrits portent, en ce qui concerne les points diacritiques surtout, presque toutes les variantes possibles [53] : B. تثرو ou شرو : A. شور ; C. تنزو ; D. تنرو ; à ces variantes il faut ajouter encore celles des cartes : تنرو ou تثرو que nous avons citées plus haut. Nous croyons qu'il faut lire ce nom تيزر *Tīzar* et le rapprocher de celui de Kufra chez les Tūbū : Tēzēr [54] ; nous verrons tout de suite que les Tūbū habitaient ce lieu déjà à l'époque d'Al-Idrīsī. Il est inutile de rappeler que la voyelle *ē* est, dans les textes arabes, souvent rendue par ـِ يـ [55].

Outre la position géographique et la ressemblance des noms, une chose encore nous fait croire à l'identité de Ṣbrū et de Kufra et nous permet en même temps d'en préciser davantage le site : ce sont les indications d'Al-Idrīsī sur la topographie de la ville ruinée de *Shbrū*. Nous savons par le témoignage de l'auteur en question qu'au nord-est de la ville de *Shbrū* se trouvait une montagne peu élevée mais très inaccessible, au pied de laquelle s'étalait un lac de 20 milles arabes de circonférence au milieu duquel croissaient des roseaux. Cette description correspond assez fidèlement à celle de l'oasis de Būseima donnée par Rohlfs [56] et par R. Forbes [57]. L'oasis de Būseima est située au milieu des dunes de sable au sud du Djebel Būseima, *gara* noire très raboteuse, haute de 100-160 mètres.

(52) Sur les traces de l'influence de la culture égyptienne sur la vieille civilisation de Kufra, V. A. Berthelot, *op. cit.*, 62.
(53) Dozy et de Goeje, *op. cit.*, 41, n. d.
(54) Nachtigal, *op. cit.*, 405 ; une autre forme de ce nom était Tazerr (R. Forbes, *op. cit.*, 88).
(55) Dozy et de Goeje, *op. cit.*, trad. 98, n. 5.
(56) *Op. cit.*, 270-274.
(57) *Op. cit.*, 98-101.

Au pied de cette montagne s'étale un grand lac qui a selon Rohlfs [58] 10 kilomètres et selon R. Forbes [59] 8 kilomètres de longueur, ce qui correspond assez bien aux dimensions indiquées par Al-Idrīsī. Les voyageurs européens ont remarqué aussi les roseaux qui couvrent les bords de ce lac, exactement comme à l'époque d'Al-Idrīsī [60]. La source d'eau douce qui, selon notre auteur, alimentait le lac de *Shbrū*, en venant du Sud, pourrait être l'Aïn el-Nasrānī, unique source dont les eaux se déversent dans le lac de Būseima [61]. Des riches plantations de *Shbrū*, dont parlent les auteurs arabes, il ne restait dans ce lieu au temps de Rohlfs que des forêts de dattiers, dont une partie seulement portait des fruits car on n'en prenait pas soin (exactement comme l'époque d'Al-Idrīsī) et plusieurs forêts de figuiers [62]. La ville ruinée de *Shbrū* était située, d'après la description donnée par Al-Idrīsī, au sud-ouest de la montagne que nous avons identifiée comme étant le Djebel Būseima. Il nous est assez difficile de constater si c'est dans l'oasis peu connue de Ribiana, située au sud-ouest de Būseima ou bien dans les confins sud-ouest de Būseima lui-même, qu'il faut placer cette localité. Notre sentiment personnel nous porte à admettre la seconde thèse identifiant *Shbrū* avec un de ces villages anciens dont les explorateurs ont signalé l'existence dans l'oasis de Būseima [63]. A notre avis, il faut identifier *Shbrū* comme étant un village ruiné découvert par Rohlfs au pied d'une montagne de Būseima et placé, sur la carte qui accompagne l'ouvrage de ce voyageur, au sud-ouest du Djebel Būseima [64]. Les maisons de ce village sont, d'après la description donnée par Rohlfs, rondes ou carrées et bâties très solidement. Elles se distinguent des ruines des habitats des Tūbū qui abondent dans l'oasis de Kufra, par la grandeur de leurs

(58) *Op. cit.*, 271.
(59) *Op. cit.*, 98.
(60) Rohlfs, *l. c.*
(61) R. Forbes, *op. cit.*, 100 ; V. aussi la carte, p. 248.
(62) Rohlfs, *op. cit.*, 272 et 274 ; R. Forbes, *op. cit.*, 99.
(63) Rohlfs, *op. cit.*, 273-274 ; R. Forbes, *op. cit.*, p. 100.
(64) Rohlfs, *op. cit.*, p. 273 et 333.

pierres et semblent être des vestiges d'une civilisation urbaine bien avancée que nous rapprochons de celle de *Shbrū*. Rohlfs suppose que les édifices de Būseima, dont il est question, proviennent d'un peuple beaucoup plus ancien que les modernes Tūbū et qu'ils sont l'œuvre des Garamantes qui auraient habité jadis tout le groupe de Kufra (65).

Nous ne savons presque rien des Garamantes hors leur nom et le territoire qu'ils occupaient. On leur attribue les vestiges d'une civilisation bien avancée qui, à une époque très reculée, régnait dans le Fezzān et dans une partie considérable du Sahara oriental (66). A cette civilisation ancienne appartiennent, selon toute vraisemblance, des constructions remarquables, des tombeaux, des sculptures et des travaux hydrauliques qu'on trouve dans le Fezzān, dans la ville de Ghadāms et dans plusieurs localités du Sud algérien (67). Le centre principal de ce peuple était le Fezzān où se trouvait la capitale des Garamantes, appelée Garama par les auteurs romains (68) et Djarma par les Arabes (69), mais son influence s'étendait du Tassili des Azguer au Soudan oriental où, vers le Ier siècle de notre ère, les troupes garamantes razzièrent le pays d'Agisymba (70). La limite de l'expansion des Garamantes du côté du Sud-Est semble être les Gorges garamantiques citées par Ptolémée, qu'on a placées avec raison dans le Djebel Marra au Dār-Fūr (71). Les Garamantes sont mentionnés pour la première fois au Ve siècle avant J.-C. par Hérodote (72). Plus tard, en l'an 19 avant notre ère, ils furent soumis à Rome par Cornelius Balbus (73), mais

---

(65) *Op. cit.*, 333.

(66) Duveyrier, *op. cit.*, 278-280 ; Berthelot, *op. cit.*, 98.

(67) Duveyrier, *l. c.*

(68) V. p. ex. Pline, N. h., V, 5, 36.

(69) De Slane, *op. cit.*, 13, trad. 33 ; Dozy et de Goeje, *op. cit.*, 32 et 35 (trad. 38 et 41-42). C'est le village moderne de Djerma el-Kedīma avec les ruines Keṣīr el-Waṭwāṭ (Duveyrier, *op. cit.*, 276 ; Dessau dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, VII, 770).

(70) Berthelot, *op. cit.*, 98, 275-278, 384-385, 407-410 ; V. aussi Claudii Ptolemaei, *Geographia*, I, 8.

(71) Berthelot, *op. cit.*, 361-362 et 375.

(72) IV, 174 et 183.

(73) Pline, N. h. V, 5, 6.

cette soumission ne fut point durable puisque l'on voit, sous Tibère, un prince garamante participer à l'insurrection des Berbères contre Rome, insurrection dont le chef fut Tacfarinas (74). En l'an 70 après J.-C., les Garamantes ruinèrent la ville de Leptis Magna dans la Tripolitaine (75). Plus tard, ils disparaissent de l'histoire et on ne les retrouve qu'en 46 de l'hégire (666-7 de notre ère), quand 'Ukba b. Nāfi' conquit à l'Islām le royaume garamante du Grand Fazzān (76).

On ne sait pas à quelle race, blanche ou noire, appartenait le peuple des Garamantes. D'après Duveyrier c'étaient des Nigritiens (77) ; d'autres savants les rattachent aux modernes Tūbū ou même aux Berbères (78), ou encore les considèrent comme un mélange de tous ces peuples (79), ce que nous sommes aussi porté à admettre.

Or, d'après la thèse de Rohlfs, soutenue tout récemment par Bermann (80), Kufra, où nous avons localisé l'arabe Shbrū, faisait autrefois partie des domaines des Garamantes. Cette supposition n'est pas invraisemblable, puisqu'une voie directe assez accessible mettait cette oasis en communication avec le Fezzān où se trouvait, comme nous l'avons déjà dit, le centre principal des Garamantes. C'est peut-être dans l'oasis de Kufra qu'il faut chercher la ville garamante de Debris, citée par Pline parmi les localités de l'intérieur de la Tripolitaine et du Fezzān

---

(74) Tacit. *Ann.* III, 74 et IV, 23. Sur la révolte de Tacfarinas, V. Ch. A. Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, Paris, 1931, 144-146.

(75) Tacit. *Hist.*, IV, 50 ; sur l'histoire des Garamantes sous les Romains, V. H. Dessau, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, Berlin, 1930, II, 472-473.

(76) Ibn 'Abd al-Ḥakam cité par de Slane dans l'appendice de sa traduction de l'*Histoire des Berbères d'Ibn-Khaldūm*, I, Alger, 1852, 308-311 ; de Slane, *Description*, 12-13 (trad., 32-35) ; V. aussi Julien, *op. cit.*, 319.

(77) *Op. cit.*, 278-279.

(78) C. Müller, éd. Claudii Ptolemaei *Geographia*, I, 2, 743 n. ; Dessau, *op. cit.*, 472 ; M. G. Mercier (*La langue libyque et la toponymie antique*, *Journal Asiatique*, octobre-décembre 1924, p. 280), croit que le nom des Garamantes provient du berbère *ag gherman* « gens des villages » ; cf. cependant E. Laoust, *L'habitation chez les transhumants du Maroc central*, (*Hespéris*, XVIII, 112).

(79) R. Hartmann, *Die Nigritier*, I, 74 (cité par G. Müller, *op. cit.*, 743).

(80) *Historic problems*, 462.

soumises à Rome par L. Cornelius Balbus [81]. En effet le nom arabe de cette oasis chez l'auteur anonyme du *Kitāb al-Istibṣār* est, comme nous l'avons vu plus haut, *Ḍbr* (pour *Ḍebr?*) ce qui correspond exactement à l'ancien topique Debris [82]. Ce qu'en dit l'Anonyme semble témoigner aussi que les habitants anciens de Ṣbrū appartenaient à la race garamante. Selon cet auteur, le peuple qui habitait au XIe siècle le *Wāḥ Ḍbr* ne savait pas se défendre contre des ennemis et ne possédait même pas d'armes. Or, ces indications nous rappellent vivement ce que Hérodote nous dit de cette fraction des Garamantes qui occupait le Fezzān oriental [83].

Ṣbrū était pour les Garamantes une étape importante dans leurs relations avec l'Egypte. Des caravanes partant d'al-Wāḥāt al-Dākhila qui allaient acheter au Soudan occidental (Ghāna) de l'or, de l'ivoire ou des esclaves devaient, comme nous l'avons déjà dit, passer par cette oasis [84]. Ainsi *Ṣbru* participait sans doute d'une façon considérable à ce commerce. L'or y affluait du pays de Wankāra soumis à Ghāna [85] et ce fait nous permet de comprendre la tradition conservée dans le *Kitāb al-Istibṣār* qui place à *Ḍbr* des mines d'or. Il nous semble que ce sont surtout les Garamantes eux-mêmes (ou plutôt les fractions nomades de ce peuple, descendants de ces routiers du désert qui, au dire de Ptolémée [86], franchirent autrefois le Sahara pour parvenir au Soudan central) à qui appartient le mérite d'avoir entretenu des relations directes entre l'Egypte et le

(81) N. h., V, 5 ; nous ne sommes pas d'accord avec la thèse de Vivien de Saint-Martin (cité par Duveyrier, *op. cit.*, 463, n. 2), d'après laquelle il faudrait assimiler cette localité à Ederi dans le Fezzān.

(82) Ou bien *Dbr* ضبر n'est qu'une variante du nom de cette oasis chez Al-Bakrī : صبرو ?

(83) IV, 174 ; V. sur ce lieu Berthelot, *op. cit.*, 148.

(84) Déjà dans les temps les plus anciens il y avait d'importantes relations commerciales à travers le désert. Les caravanes qui traversaient les déserts pendant beaucoup de jours étaient aussi familières aux anciens Egyptiens que plus tard aux Berbères (V. Roeder dans le *Reallexicon der Vorgeschichte*, V, 64). Sur les relations entre l'Egypte ancienne et le Soudan central et occidental, V. Berthelot, *op. cit.*, 123-124.

(85) V. plus haut, note.

(86) *Geographia*, I, 8.

Soudan occidental. Sur la piste qui reliait jadis Dākhle et Kufra on a découvert, il n'y pas longtemps, dans un point nommé Abū Ballās (Pottery Hill), des centaines de jarres provenant d'une époque postérieure au Ier siècle avant notre ère (probablement déjà de l'époque musulmane) et portant des marques tribales qui ressemblent à celles des Tūbū [87]. Ces jarres, nous les considérons comme étant l'œuvre des Garamantes (vu la présence probable des éléments tūbū dans la confédération garamante) et Abū Ballās lui-même semble être un dépôt d'eau des caravanes qui traversaient le désert libyque pour parvenir à Ghāna.

On ne connaît pas les causes de la ruine de l'Etat garamante de *Ṣbrū*. Il se peut que l'invasion des Arabes dans l'Afrique du Nord y ait été pour quelque chose. La conquête de l'Egypte par les troupes musulmanes, terminée en 22 de l'hégire (642-643 J.-C.), et la destruction du royaume garamante du Grand Fezzān (en 666-667 J.-C.) par 'Ukba b. Nāfi' a causé sans doute l'abandon de la grande route Egypte-Ghāna dont *Ṣbrū* ou Kufra semble avoir été l'étape la plus importante. Les pistes menant à cette oasis furent complètement oubliées, comme il résulte du récit d'Al-Bakrī sur l'expédition de l'émir des B. Ḳurra, et ce n'est que plus tard, vers la fin du XIe siècle ou au commencement du XIIe siècle, que les Arabes retrouvèrent ce chemin. La ruine de la voie directe Egypte-Kufra-Fezzān-Ghāna, qui mettait en communication la vallée du Nil avec les pays riches du Soudan occidental, provoqua la chute lente de *Ṣbrū* dont la prospérité provenait surtout du commerce, les ressources naturelles de ce lieu étant assez restreintes. Néanmoins, la colonie garamante de Kufra survécut plus de quatre siècles à la chute de sa métropole du Fezzān et ce n'est qu'à une époque relativement récente, immédiatement avant le moment où écrivait Al-Idrīsī, que se produisit, selon toute vraisemblance, la ruine définitive de ce canton, comme il résulte de la com-

(87) Bermann, *op. cit.*, 458-459 ; F. L. Griffith dans le *Geographical Journal*, LXXXIII, 467-468.

paraison des notices citées d'Al-Bakrī et d'Al-Idrīsī. C'étaient probablement les migrations des diverses tribus nord-africaines, déclenchées par l'invasion des B. Hilāl (au milieu du XIe siècle de notre ère) [88], qui contribuèrent d'une façon brusque à la ruine totale de *Ṣbrū* et au changement de l'aspect ethnique de ces régions. La population garamante commerçante et sédentaire de cette oasis fut anéantie ou refoulée (vers le Fezzān probablement) et de l'abandon de *Ṣbrū* profitèrent les nomades de la tribu de Kawār qui, à la recherche de nouveaux pâturages, pénétrèrent dans ce canton dépeuplé, où ils devaient, à leur tour, se défendre contre de fréquentes attaques des Arabes [89].

Qui étaient ces Kawāriens? Le nom de Kawār s'appliquait à l'origine au groupe d'oasis connu aujourd'hui sous le même nom, et situé sur la route des caravanes qui va du Fezzān aux environs du Tchad (à l'ouest du Tibesti), et à la population habitant ce pays [90]. Ce canton fut connu des Arabes à une époque assez reculée, et l'historien arabe de la première moitié du troisième siècle de l'hégire, Ibn 'Abd al-Ḥakam, ainsi que Al-Bakrī mentionnent déjà cette région comme ayant été conquise par 'Ukba b. Nāfi', après la prise du Fezzān par ce général musulman [91]. 'Ukba pénétra dans le pays de Kawār en passant par un endroit appelé *Mā' al-Faras* (c'est, à notre avis, Mafāras, lieu situé au nord de l'oasis de Ghat, sur la route de Bilma) [92]. La population primitive des oasis du Kawār appartenait à la race tūbū [93], à laquelle se sont mêlés plus tard, à la suite d'une conquête de ces oasis par les rois de Kānem, des éléments kanuri [94]. Ainsi Kawār serait un nom arabe appliqué d'abord

(88) Julien, *op. cit.*, 373-374.
(89) V. le passage d'Al-Idrīsī, cité *supra*.
(90) H. Basset dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, II, 879-880; Dozy et de Goeje, *Description*, 38-40, trad. 44-47 ; Nachtigal, *op. cit.*, I, 518-544.
(91) De Slane, *Histoire des Berbères*, I, appendice, 310-311 ; le même, *Description*, 13-14, trad. 34-35.
(92) *Ibid.* V. aussi Nachtigal, *op. cit.*, I, 511-512.
(93) Nachtigal, *op. cit.*, I, 542.
(94) H. Basset dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, II, 880 ; G. Yver, *ibid.* II, 757-758; Nachtigal, *op. cit.*, I, 542.

à la population tūbū, sédentaire et commerçante, des oasis de ce nom, mais employé ensuite aussi sans doute pour désigner d'autres fractions de Tūbū, nomades ou semi-nomades [95] qui habitaient le Tibesti et les régions environnantes. Si notre supposition sur l'identité des Kawār et des modernes Tūbū est juste, on aurait ici une preuve que ces derniers occupaient déjà l'oasis de Kufra au commencement du XIIe siècle de notre ère.

Quant au nom ancien de Kufra chez Al-Bakrī, *Ṣbrū* صبرو (à lire probablement *Ṣuburū)*, il a une apparence tout à fait tūbū. Il rappelle celui de Soboro, source thermale connue du Tibesti [96]. Comme ce nom provient d'une époque antérieure à l'invasion des Kawār ou Tūbū, que nous avons placée vers la fin du XIe siècle ou le commencement du XIIe siècle, c'est-à-dire de la période garamante, il se peut que ce soit là une preuve de la parenté de la langue des Garamantes avec celle des Tūbū.

Avant de finir cet article, il nous reste à dire encore un mot de la ville de *Mrnda* مرندة (lire : *Marinda* ou *Maranda*), placé par Al-Idrīsī dans le même pays que *Shbrū*. Nous croyons qu'il faut chercher cette localité, dont on ne trouve aucune mention chez d'autres auteurs arabes, non dans l'oasis de Kufra, mais plus loin au Sud, dans le Tibesti et rapprocher son nom de celui de la tribu des Arinda (Arna, Arīna), fraction des Tūbū qui occupe aujourd'hui la portion sud-ouest du Tibesti [97]. Le préfixe *m* dans le mot *Mrnda* serait, à notre avis, une abréviation du mot tūbū *emi* « la montagne ». Ainsi *Mrnda* (Marinda) signifierait « les montagnes (de la tribu) d'Arinda ». On pourrait voir aussi dans ce nom une forme arabe de l'expression tūbū *ama Arinda*, c'est-à-dire « les gens du pays d'Arinda », de même qu'on dit par exemple *ama Borkū* « les gens de Borkū ».

D'autre part, il n'est pas impossible qu'il s'agisse ici de Maranthis *vicus* mentionné par Ptolémée et placé par ce géographe dans le Sud de la Cyrénaïque [98]. En effet, *Mrnda*

(95) Dozy et de Goeje, *Description*, 41, trad. 48.
(96) Sur cette source, V. Gautier, *Le Sahara*, 125.
(97) Nachtigal, *op. cit.*, I, 442 et 462, II, 169.
(98) *Geographia*, IV, 4.

(pour Maranda) reproduit assez fidèlement ce topique. Or, on aurait ici de cette façon un emprunt fait à Ptolémée, ce qui n'est pas un cas isolé, parce qu'on a déjà démontré qu'Al-Idrîsî a puisé largement dans ce géographe ancien et M. K. Miller a même recueilli un nombre assez considérable de ces emprunts [99]. En faveur de cette deuxième supposition on peut citer aussi le fait que la ville de Mrnda est placée sur les cartes d'Al-Idrîsî au nord de *Tnrū* (*Tthrū Shbrū*), localisé par nous plus haut dans l'oasis de Kufra.

TADEUSZ LEWICKI

(99) *Mappae Arabicae*, I, 2, 49.

Coutumes Kabyles du Cap-Aokas

Deuxième Partie [1]

L'ENFANT DE LA NAISSANCE A LA CIRCONCISION

I. — La femme qui perd ses enfants en bas-âge Procédés employés pour les conserver

Certaines femmes ont le malheur de perdre leurs enfants quelques jours après leur naissance ou un peu plus tard, ce qui est une cause de désolation pour toute la famille.

L'épouse que de pareils malheurs ne cessent d'accabler se croit poursuivie par la *tabɛa* « la persécutante » (au Cap-Aokas : *taṇiɣezzażen arraš*) : « celle qui dévore les enfants »), d'où la nécessité de prendre des précautions avant et après l'accouchement, de recourir aux anciennes pratiques prétendues infaillibles par les matrones qui disent les avoir expérimentées.

***

a) **Le jour du décès.** — Le jour du décès de son enfant et pour que pareil malheur ne se renouvelle plus, la maman affligée cherche à se débarrasser de sa persécutrice : elle prend une binette qu'elle démanche ; elle lui fait décrire sept cercles au-dessus de son ventre ; elle l'enveloppe d'un morceau du linceul de l'enfant, comme pour un mort, l'installe à côté de son petit ou de sa petite, puis on les enterre dans la même tombe.

b) **Le sacrifice d'un chevreau.** — Avant d'être de nouveau enceinte, elle se fait nouer la ceinture par un descendant ou un représentant *muqqadem* du saint auquel elle a rendu visite en compagnie de son mari.

(1) La première partie de cette étude a paru dans la *Revue Africaine*, 3e et 4e trimestres 1937, 3e Congrès de la Fédération des Soc. Sav. de l'Afrique du Nord à Constantine, vol. I, pp. 217-244.